

## ENTRETIEN AVEC MICHEL BALLARD

### Muguraș CONSTANTINESCU<sup>1</sup>

Agrégé d'anglais, Docteur ès lettres (thèse de doctorat d'Etat), Docteur Honoris Causa de l'Université de Genève, Chevalier des Palmes académiques, Michel Ballard est Professeur émérite à l'Université d'Artois, membre du centre de recherche « Textes & Cultures ».

Personnalité de premier rang de la traductologie, ses recherches portent sur l'histoire de la traduction et l'épistémologie de la traductologie ; outre de nombreux articles, il est l'auteur de quelques ouvrages de référence : *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions* (1992), réédition, Lille, Presses du Septentrion, (2007), *Le Commentaire de traduction anglaise* (1992), Paris, A. Colin ('Collection 128'), 2007 ; *Les Faux amis*, Paris, Ellipses (Universités – anglais), 1999 ; *Le Nom propre en traduction*, Paris, Ophrys, 2001 ; *Versus (vol. 1) : repérages et paramètres*, Paris, Ophrys, 2003 ; *Versus: des signes au texte, (vol. 2)*, Paris, Ophrys, 2004.

Il a également publié des éditions critiques (le cours radiodiffusé d'Edmond Cary, *Comment faut-il traduire ?* Lille, P.U.L., 1985, et le discours de Bachet de Méziriac à l'Académie française : *De la Traduction*, Arras, APU, 1998) et participé à des volumes de traduction de nouvelles anglaises.

Il a coordonné plusieurs volumes collectifs parus aux Presses de l'Université d'Artois dans la collection « traductologie » (qu'il co-dirige avec Lieven D'hulst) : *Europe et Traduction*, Arras, Co-édition d'Artois Presses Université et Presses de l'Université d'Ottawa, 1998 ; *Oralité et Traduction* (travaux du CERTA), Arras, Presses de l'Université d'Artois, 2000 ; *La Traduction, contact de langues et de cultures* (1) (travaux du CERTA), Arras, Presses de l'Université d'Artois, 2005 ; *La Traduction, contact de langues et de cultures* (2) (travaux du CERTA), Arras, Presses de l'Université d'Artois, mars 2006 ; *Qu'est-ce que la traductologie ?* (Actes du colloque des 26-27-28 mars 2003 organisé dans le cadre des travaux du CERTA), Arras, Presses de l'Université d'Artois, novembre 2006, et récemment *Censure et Traduction*.

---

<sup>1</sup> Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie, mugurasc@gmail.com.

Le professeur Michel Ballard a déjà honoré notre revue par sa collaboration et a été l'invité d'honneur du colloque déroulé dans notre Université sur Traduction et Francophonie. Il a eu la gentillesse d'accepter cet entretien pour *Atelier de traduction*.

**M. C.** – *Michel Ballard, vous vous déclarez l'adepte d'une traductologie « réaliste », qui, en simplifiant beaucoup, tient compte, se nourrit de la réalité de la pratique. Pouvez-vous expliquer en quoi consiste cette vision « réaliste » ?*

**M. B.** – Cette vision « réaliste » est née d'une conception de la recherche. J'ai commencé mes travaux dans le domaine de la didactique et cette « vocation » est née de constats à propos du travail et des problèmes des étudiants ; c'est la réalité de leur travail et de leurs problèmes (*via* les erreurs) qui m'a amené à me poser des questions sur les raisons de leurs erreurs et la nature de l'objectif ou des objectifs à atteindre, c'est-à-dire l'exécution d'une traduction « correcte » ou tout au moins acceptable.

A partir de là, je me suis tourné vers les théories ou les théorisations pour y trouver des éléments de structuration concernant la traduction et c'est là que j'ai trouvé un certain nombre d'écarts par rapport à une ligne réaliste, c'est-à-dire qui tienne compte de la réalité de la traduction ; aussi étrange et tautologique que cela puisse paraître. Il faut le répéter si nous ne voulons pas que la théorie apparaisse comme une nébuleuse coupée de la réalité et donc sans utilité, il faut qu'elle soit élaborée à partir de l'observation de la réalité de l'action du traducteur.

Il y a des théorisations spéculatives, qui s'élaborent à partir de concepts sans jamais établir le lien avec la réalité. Une théorisation me séduit quand elle laisse paraître des liens avec la réalité, c'est-à-dire l'action du traducteur, or celle-ci n'est visible pour le profane et le chercheur que dans les textes, dans ce que le traducteur a produit et la relation de cette production à l'original ; c'est cette relation que le traductologue doit (selon moi) étudier.

Ce souci de la relation aux textes, de la comparaison et de l'analyse ne signifie pas un travail borné (ou limité au seul comparatisme) mais intégré dans le paysage où s'inscrit la production du traducteur, c'est-à-dire l'espace et le temps. Le traducteur est un passeur et son action dépend de sa relation aux cultures et aux normes qui sont générées par sa propre culture : sa personnalité, ses choix vont plus ou moins coïncider avec une doxa ou alors se présenter en réaction. Le temps, l'époque où il travaille, créent un contexte dont il est plus ou moins conscient ; en fait, la relation au temps est complexe, car elle dépend de la culture du traducteur et, en particulier, de sa connaissance de l'histoire, en général, de la traduction en particulier. L'analyse

textuelle comparative doit faire apparaître (ou s'interroger sur) les liens que les choix du traducteur, observables dans les textes, entretiennent avec sa subjectivité, les normes, le temps, l'histoire.

**M. C.** – *Vous accordez une place particulière à l'histoire de la traduction, à la construction progressive d'une réflexion, d'une théorie de la traduction. Votre ouvrage intitulé De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions, qui se trouve déjà à sa troisième édition, en témoigne. Pour vous, l'histoire de la traduction est partie intégrante de la traductologie ou elle se situe plus près de l'histoire de la littérature, de la culture ?*

**M. B.** – Comme vous le voyez, ma réponse est implicite dans ce que je viens de dire : la traductologie est un tout. L'utilisation qui sera faite de l'histoire par le traductologue dépendra du type de travail dans lequel il est engagé : s'il se préoccupe de retraduction (ne serait-ce que d'une retraduction), il sera amené à faire intervenir l'histoire pour contextualiser son étude.

De manière plus générale, l'histoire de la traduction doit faire partie de la culture du traductologue : elle enseigne la modestie et permet de relativiser les théorisations. On a entendu ou lu des choses étranges se dire ou s'écrire à certains moments : la traductologie serait née après la seconde guerre mondiale, tout d'abord grâce à la linguistique pour certains, puis grâce aux théories polysystémiques ou d'autres encore. Quels que soient la valeur ou les apports de ces formes de théorisations, elles ont besoin d'être relativisées. De même que nous avons besoin de contextualiser un texte ou une traduction, pour l'évaluer ; il nous faut voir ou savoir d'où vient une théorie, quelle est la part de réaction qui l'anime, quelle est la part de nouveauté qu'elle comporte ; tout cela nous ne pouvons le faire qu'avec une vision historique.

Par exemple, à un moment, Georges Mounin sort un livre bipolaire, *Les Belles Infidèles*, qui revisite la question de l'objection préjudicielle et propose une classification des manières de traduire ; puis, plusieurs années après, il produit *Les Problèmes Théoriques de la traduction*, dont certains ont dit qu'il était trop théorique et qu'il pouvait plutôt être considéré comme un ouvrage de linguistique. Outre le fait que Mounin a opéré une synthèse remarquable de clarté malgré la masse de sa documentation de base, pouvait-il produire autre chose à l'époque car produire autre chose aurait signifié faire intervenir des éléments extérieurs au domaine linguistique et contester celui qui existait alors.

Pour ce qui est de la position de l'histoire de la traduction, je pense qu'elle est distincte de celle de la littérature (tout en y étant reliée, mais non rattachée) : la traduction est un métier de l'entre-deux, on

aurait donc tendance à le coincer et à l'aplatir entre ce qui est à traduire et ce qui est traduit. Or, il y a eu tout au cours de l'histoire une action des traducteurs, une élaboration des traductions, qui valent la peine d'être étudiées, analysées, transmises car il s'agit, en partie, de la fabrique de nos cultures, de l'histoire de nos échanges. Et tout cela est généralement ignoré parce que la traduction en tant qu'objet d'étude (donc la traductologie) est trop peu présente dans les universités et surtout dans l'enseignement secondaire : je sais qu'il y a des savoirs élémentaires à transmettre aux lycéens, mais leur faire découvrir, tout comme aux étudiants, la manière dont la culture a voyagé dans le monde et particulièrement en Europe, ce ne serait pas inutile et pourrait être une leçon de tolérance *via* la connaissance.

Enfin, pour revenir à la relation histoire-traductologie, j'avais été frappé par la manière dont Mounin (dans *Les Problèmes théoriques*) rejetait dans les ténèbres tout ce qui s'était écrit avant l'arrivée de la linguistique. Les préfaces de traducteurs tout au cours de l'histoire constituent des témoignages fort importants sur leur travail, les questions qu'ils se sont posées. On ne peut pas les balayer d'un revers de la main ; par ailleurs, au-delà de ces préfaces ou postfaces, il y a les traités, et des traités fort bien faits (selon les critères de l'époque) : De Méziriac fournit une classification remarquable des erreurs en traduction ; Tytler a produit un texte dense qui associe des questions stylistiques, linguistiques et textuelles, sans parler de l'histoire. Il serait dommage d'ignorer tout cela et un tort de l'occulter.

**M. C.** – *Quelques figures qui marquent cette construction méritent une place à part, une attention particulière. Je pense aux ouvrages édités par vous et signés par Méziriac, Cary, Mounin... c'est, sans doute, une série ouverte. Quels seraient les autres « traductologues » avant la lettre dont vous proposeriez la réédition ?*

**M. B.** – Je pense que, dans l'immédiat, je proposerais la réédition de la méthode Gaspard de Tende, qui avait été publiée en 1660. Mais je ferais de cette réédition une édition véritablement critique, partagée entre la louange et une mise en perspective assez critique. Il y a des choses que j'admire chez de Tende, qui sont des aspects de la méthode « réaliste » : travail sur corpus, nombreux exemples, méthodologie dans l'ensemble assez structurée. Mais il y a des aspects qui me séduisent moins et que je commenterai. Tout d'abord le titre : *Règles de la traduction*, qui ne me semble pas très réaliste (trop assertif, contraignant), mais c'est un titre généré par l'époque et qui, de toute façon, séduirait encore aujourd'hui : on veut des principes, des indications, même si certains professionnels disent que la théorie ne les intéresse pas ou qu'ils ne l'utilisent pas ; en tout cas, dans le domaine didactique on s'attend à ce

que vous produisiez quelque chose « d'utile ». Et puis, l'autre point que je critiquerais et même réduirais c'est sa troisième partie, qui est un catalogue (une liste) non construite (mais peut-être pratique après tout) ; mais je ferais cette critique de manière tolérante, c'est-à-dire en intégrant le fait qu'il était dépendant de son époque et ne pouvait produire un livre fondé sur les mêmes principes que ceux des traductologies du XXI<sup>e</sup> siècle.

**M. C.** – *Vous avez consacré deux de vos ouvrages au commentaire de la traduction. Quel est son rapport à la critique des traductions ? Mais leur utilité (du commentaire et de la critique) pour le traducteur ? Pour le lecteur ? Pour le traductologue ?*

**M. B.** – Oui, j'accorde beaucoup d'importance au commentaire de traduction ; comme outil d'éveil chez les étudiants, pour leur faire prendre conscience de choses qui leur échappent. Quand on fait les choses de façon naturelle, on n'élabore pas tellement, on ne conceptualise pas ; il faut prendre de la distance pour conceptualiser ; sinon on agit sans arrêt ; c'est un peu comme de tenir un journal : faire une pause, mettre par écrit et réfléchir. Il faut pour réfléchir des mots qui servent à exprimer ce que l'on observe, d'où l'importance de la terminologie ; j'y attache une grande importance, je pense qu'il y a des terminologies pernicieuses ou qui méritent d'être observées, étudiées de manière critique ; une terminologie n'est pas donnée, elle est construite et il faut voir ce que l'on met derrière les termes, à quoi ils vont servir, ce qu'ils obligeront à dire ou à penser. Le commentaire de traduction peut être critique, mais il a intérêt à donner ses critères de jugement : une traduction peut-être bonne pour l'un et pas pour l'autre. Lorsque d'Ablancourt effectue un nettoyage des Classiques, il faut voir qu'il veut leur assurer une survie auprès d'un public moderne, on peut ne pas être d'accord, mais se pose le problème de la relation du public à l'œuvre : l'auteur écrirait-il cela pour un public moderne ? Faut-il encore appeler cela de la traduction ou de l'adaptation ? Il y a là une réalité qui nous échappe : le cercle des lecteurs de traductions authentiques (pour des textes anciens ou difficiles) risque de se réduire.

Le commentaire de traduction peut être une des voies d'accès à la recherche par la collecte et l'analyse de traductions et de retraductions, il est aussi en quelque sorte intégré dans les préfaces lorsqu'elles existent et il est dommage qu'il n'y en ait pas davantage car elles sont un dialogue avec le lecteur. Mais, fondamentalement, je considère le commentaire de traduction comme un outil de recherche, un moyen d'analyse, qui n'implique pas forcément une visée axiologique. Il ne s'agit pas forcément de dire c'est bien, c'est mal (sauf pour des erreurs patentes), mais d'identifier des stratégies et de

comprendre le fonctionnement de la traduction au travers des actions des traducteurs, ce qui signifie que l'on n'aura pas forcément une théorie unique ou unifiée : la théorisation va varier selon le genre, le type d'objet auquel la traduction est appliquée (on ne traite pas de la même manière un roman et un film).

**M. C.** – *Le nom propre est, dans votre traductologie, une figure-reine et vous lui avez consacré un ouvrage entier, Le Nom propre en traduction, devenu une référence essentielle pour tout chercheur et récemment traduit chez nous. Qu'est-ce qui justifie votre choix, votre intérêt pour le nom propre ? Est-ce qu'on peut établir un degré de « reportabilité » (dérivé du report) du nom propre en fonction de sa charge culturelle ?*

**M. B.** – Oui, je suis très flatté de la manière dont ce livre a été accueilli en particulier en Roumanie. Il y a d'ailleurs un regain d'intérêt pour ce sujet en liaison avec la traduction (en France un germaniste, Thierry Grass, a également produit un ouvrage sur ce thème). Qu'est-ce qui m'a amené à faire cette étude ? Le besoin d'y voir clair. Je ne dis pas que je suis parvenu à l'illumination totale, mais j'y vois un peu plus clair. J'avais été interpellé par l'espèce de désinvolture (involontaire sans doute) avec laquelle Mounin semblait « traiter » le problème et puis toutes sortes de déclarations de la part des traductologues ou des traducteurs qui semblaient contradictoires ou hétéroclites ou en contradiction avec « la réalité » de l'action des traducteurs. Alors, j'ai fait comme d'habitude : collecté des corpus de textes traduits, observé les solutions adoptées par les traducteurs, essayé de les rattacher à la nature du nom propre, à ses fonctions sociales et littéraires, et pour finir, voir si tout cela était structurable. Il est un fait, comme vous l'indiquez dans votre question, que la charge culturelle du nom propre intervient dans le degré d'explicitation que le traducteur se sentira obligé de pratiquer. Il faut également faire intervenir aujourd'hui la meilleure connaissance des autres civilisations que notre mode de vie entretient ou permet, *via* les médias de toutes sortes, mais l'explicitation dans le texte (en note ou en incrémentalisation) permet de pallier une convocation immédiate de la charge culturelle qui n'est pas toujours assurée.

**M. C.** – *Vos deux volumes Versus : la version réfléchie donnent une idée sur l'ampleur de la réflexion que la traduction, en l'occurrence la version (en anglais) peut engendrer. Malgré la richesse de la matière, grâce à la clarté et à la rigueur de ses organisations et articulations, le lecteur ne s'y sent pas perdu. Votre démarche traductologique se caractérise par rigueur, clarté, cohérence et un important souci didactique de l'illustration de chaque notion ; quelle y serait la place de la métaphore conceptuelle ?*

**M. B.** – Merci de me reconnaître ces qualités car c’est consciemment que je m’efforce de les atteindre ; j’ai été marqué par la culture française classique et malgré la technicité à laquelle j’aboutis parfois, je m’efforce d’être clair, c’est parfois difficile ; je me rends compte qu’à un moment on est obligé d’aboutir à une technicité qui sans doute rebute le lecteur « ordinaire ». Pour répondre à votre dernière question, je n’ai rien contre les métaphores, elles permettent parfois d’exprimer certaines choses qui ne peuvent se dire en langage direct ou technique, elles peuvent être une forme d’ouverture. Elles peuvent également ne pas être heureuses et favoriser une vision erronée ou réductrice de la traduction ; prenons, par exemple, l’opposition entre sourciers et ciblistes. Tout d’abord, je n’aime pas trop l’idée de cible, parler de « traduction cible » : c’est présupposer qu’il y aurait déjà une traduction préexistante à atteindre. Si ces termes se réfèrent aux langues, au support linguistique, peut-on dire que c’est là tout l’objet de la traduction ? Quel sens faut-il attribuer au terme « source » ? La source n’est-elle pas l’intention de l’auteur ? Ce qu’il a voulu dire ? Le sourcier alors pourrait signifier celui qui nous communique l’esprit du texte d’origine, et le cibliste celui qui nous communique l’effet du texte accompli sur le lecteur, un lecteur.

Pour ma part, j’affectionne la métaphore de « la révélation », je trouve que la traduction est un révélateur et ce, au moins à trois niveaux. La traduction devrait nous révéler l’essence (et l’être) du texte origine – c’est un processus qui va jouer sur des transferts de formes, mais aussi sur leur interprétation et leur réexpression, c’est un processus qui n’est pas isomorphe (on a du littéral et du non-littéral en alternance). Le deuxième niveau de la révélation est celui de la révélation de l’homme/la femme traduisant : une personnalité, une nature féminine ou masculine, se révèle au travers des choix et de la recreation. Le troisième niveau est celui du social ou du sociétal : une traduction révèle des choix guidés par les normes, le désir de plaire à un public, la censure ou la crainte de la censure. La traduction ou la non-traduction révèle des rapports de force (ou d’amitié et de tolérance) entre cultures : le fait de contraindre les gens à écrire ou s’exprimer dans une langue dominante gomme les identités et aboutit à rendre la traduction inutile, or la traduction est la manifestation d’un commerce ‘équitable’.

**M. C.** – *Vous avez dirigé deux volumes portant sur la traduction et le contact de langues et de cultures ; quelle est, selon vous, la part du dialogue et de l’échange, éventuellement du conflit dans ce contact ?*

**M. B.** – Je vois qu’il y a une sorte de progression naturelle dans vos questions et qu’elles sont étroitement liées, car ma réponse précédente

va déjà dans le sens de ce que vous demandez. Le contact de langues est l'occasion de prises de conscience *via* la difficulté de transposer certaines formes. Je crois que c'est un classique de la traductologie de constater que, au cours des siècles, les traducteurs ont appris à décloisonner les langues et à les assouplir ; il y a bien entendu des limites qui nous font toucher le fameux « intraduisible ». Il est indéniable que, dans le dialogue, il y a l'enrichissement linguistique et une meilleure connaissance (ou acceptation) de l'autre, un élargissement du cercle humain. Pour donner un exemple tout simple, certaines expressions passent d'une langue à l'autre : de nombreux français maintenant utilisent une expression comme « ce n'est pas ma tasse de thé », qui est anglaise et continue d'être connotée comme telle mais qui est comprise.

**M. C.** – *Le volume le plus récent que vous avez dirigé a pour objet la censure et la traduction, phénomène très sensible dans notre pays à l'époque de la dictature communiste. Mais, dans un pays à longue tradition démocratique comme le vôtre, on peut parler, de nos jours, d'une traduction censurée ? Peut-être d'une censure plus insidieuse ? Par le politiquement correct ? Par la politique éditoriale ?*

**M. B.** – Je crois que quelqu'un a dit que la censure est comme le diable, elle a réussi un de ses buts quand elle nous a fait croire qu'elle n'existe plus. Effectivement, aujourd'hui, elle est souvent plus insidieuse : on sait qu'il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas dire ou éviter, j'ai eu l'occasion de l'éprouver à plusieurs reprises à propos de ce colloque précisément et j'ai du mal à l'explicitier.

**M. C.** – *La collection Traductologie, dont vous êtes co-responsable aux Presses de l'Université d'Artois, fournit aux chercheurs en traductologie des titres devenus vite des références importantes. Quelles en seront les prochaines parutions ?*

**M. B.** – Dans l'immédiat, il va y avoir les actes d'une journée d'étude organisée par deux de mes anciens élèves, Corinne Wecksteen et Michael Mariaule : « *Le double en traduction ou l' (impossible) entre-deux* », puis un ouvrage co-dirigé par mon collègue et ami Lieven D'hulst et Reine Meylaerts : « *La traduction dans les cultures plurilingues* », qui représente les actes d'un colloque tenu en mai 2009 à l'université de Leuven.

**M. C.** – *Je sais que vous êtes souvent en déplacement... La participation à des colloques, congrès, réunions des spécialistes donnent un rythme nécessaire au travail du chercheur. Ils sont sans doute profitables pour*



*le chercheur en train de se former ; mais pour un chercheur chevronné comme vous ?*

**M. B.** – Je crois que ces manifestations sont tout aussi profitables (pour un chercheur chevronné) s'il ne veut pas devenir une « icône » poussiéreuse ; ce sont des sollicitations qui obligent à s'exprimer, se réexprimer, se justifier. On n'a jamais fini d'élaborer ou de penser ; une théorie n'est pas quelque chose de clos, vous savez ce que cela signifie d'être « enfermé » ; et puis le savoir, n'est pas quelque chose de « fini » et cela touche à des questions métaphysiques sérieuses. On me sollicite, on me demande parfois de m'intégrer à une orientation de recherche qui n'est pas forcément la mienne ou celle à laquelle j'aurais pensé et on y trouve toujours son compte, on écoute les autres... et on apprend ! On échange, et puis c'est tellement agréable tant sur le plan humain qu'intellectuel : dans l'ensemble, les spécialistes d'une discipline forment un peu une grande famille, même si on n'est pas toujours d'accord.

**M. C.** - *Comme le numéro 16 de notre revue Atelier de traduction est consacré à la retraduction, je vous prie de nous donner votre opinion sur ce phénomène de plus en plus fréquent à notre époque.*

**M. B.**- Je crois que grâce à des penseurs comme Meschonnic, Berman et d'autres, nous avons redécouvert le côté ouvert de la traduction, le paradigme de la subjectivité et donc de l'éternelle réécriture de la traduction littéraire, le creusement du sens, des possibles de l'œuvre, et puis cette espèce de défi, de concurrence de l'esprit qui est très humaine, qui demande un public (avisé) pour l'apprécier et donc un public informé de la pensée traductologique, des enjeux de la traduction.

Je donnerai (brièvement) mon avis sur trois orientations ou aspects de la retraduction. Tout d'abord, sous l'angle historique, je trouve très intéressant ce que nous révèle la retraduction autour de la Bible, dans l'Antiquité : les motivations de Damase et celles de Saint Jérôme, qui ne sont pas du tout les mêmes, sans parler des réactions et des positions de Saint Augustin ; tout cela est très riche, très révélateur. Pour ce qui est de l'époque contemporaine ; il y a, d'une part, toute une série de retraductions qui se font sous l'influence de la traductologie et, en partie, d'Antoine Berman (on nous fait plus facilement respirer l'odeur de la langue et surtout le style de l'auteur) ; d'autre part, il y a un côté provocateur, contestataire dans la retraduction, une rivalité d'auteur qui a été fort bien analysée par Raluca Vida dans la thèse qu'elle a effectuée sous ma direction.

**M. C.** – *Vous avez coordonné un volume, qui s'intitule comme le colloque dont il réunit les actes, Qu'est-ce que la traductologie ? Alors qu'est-ce que la traductologie pour vous aujourd'hui ? Comment voyez-vous son évolution dans l'avenir ?*

**M. B.** – Eh bien, je vois la traductologie comme un vaste champ d'étude et de recherche ; quelque chose de très vivant. J'ai entendu dire par un traductologue que l'on produisait trop, qu'il y avait une inflation de publications. Il est vrai que le système universitaire nouveau (dans le monde entier) pousse à produire, mais il est vrai qu'il se produit aussi beaucoup de choses intéressantes. Il faut être capable aussi de faire le tri pour soi-même et exercer son jugement.

Parmi les nouvelles orientations possibles, on peut se demander s'il y aura des remises en question des théories « altéristes » (comme celle de Berman) et de quelle manière elles se feront. Pour ma part, en mettant l'accent sur l'approche réaliste, je voudrais mettre en garde contre les excès, dont l'un consiste à perdre pied avec la réalité, avec la traduction même : il y a ce que j'appelle des théorisations exogènes, c'est-à-dire issues d'autres champs, il ne faut pas que ces apports extérieurs, pour profitables qu'ils sont, nous fassent perdre de vue la traduction. La traductologie se doit d'élaborer une méthodologie spécifique (même en étant ouverte aux idées extérieures). Je crois que, si nous continuons dans cet esprit, nous ne pouvons que nous réjouir de cette productivité, mais il faut aussi que les institutions l'accueillent comme telle, ce n'est pas toujours le cas, en particulier en France.

**M. C.** – *Et la dernière question... A quoi travaillez-vous à présent ? Quels sont vos projets présents et futurs ?*

**M. B.** – J'essaie, quand j'en ai le temps, de réunir mes travaux, mes notes, de lire (de me tenir au courant) et de travailler dans deux directions : la théorie générale et l'histoire, voilà deux domaines bien vastes où j'aimerais produire quelque chose... si Dieu me prête vie et santé.

Merci beaucoup de m'avoir donné l'occasion de m'exprimer de manière si finement sollicitée dans cette revue que j'estime pour son éclectisme et la manière dont elle réunit les traducteurs et les traductologues.

\* Contribution publiée dans le cadre du programme CNCSIS PN II IDEI (Projet de recherche exploratoire) *Traducerea ca dialog intercultural/La traduction en tant que dialogue interculturel*, Code : ID\_135, Contrat 809/2009.